

La scène “parisienne” d’un jeune Italien expatrié (Introduction à une rencontre plurilingue)

Je cherche – un pays – innocent
G. Ungaretti, *Voyage*

Par la langue, la cocasserie des situations, le regard distancié caractéristique des nouvelles “immigrations” plus ou moins diplômées d’aujourd’hui, le roman (ou docu-fiction) de Francesco FORLANI (turinois de Caserta, 1967) *Parigi, senza passare dal via*, Laterza 2013, me paraît digne des meilleures traditions du genre (je pense bien sûr à Viani) et en tout cas exemplaire pour introduire une journée d’étude interculturelle et plurilingue, à l’enseigne de « Quelle langue es-tu ? / *Che lingua sei* » (1^{er} juillet 2016), en la rattachant aux travaux passés du Centre CIRCE (Paris 3) sur la mobilité italienne. Et aussi aux types d’écriture transnationale plus récents, en Italie et ailleurs, comme ceux justement d’A. Anedda, M. Giovenale ou E. Taylor.

À titre d’illustration, sinon d’analyse de cet ouvrage, voici un essai de traduction (essai désespéré comme on le verra tout de suite) de l’un des nombreux passages imprimés en italiques, reflétant dans son langage singulier le flux de conscience-monologue du protagoniste, jeune Italien qui survit à Paris en dispensant force cours privés, publics, individuels et téléphoniques. La débrouille en somme, qui a été aussi celle de l’auteur. Cet *arte dell’arrangiarsi* que nous connaissons depuis toujours, certes. Mais inventant aussi “*La Bête étrangère*”, l’une des revues les plus intéressantes – quoique assez confidentielle – de ces dernières décennies, en tout cas dans le domaine qui nous occupe. Pour situer la scène en question, le malheureux prof d’italien est resté enfermé dehors – fort peu vêtu – dans l’escalier de son immeuble, en plein hiver glacial, après un passage obligé aux toilettes (situées hélas sur le palier, loin de sa chambrette de location)... Quand tout à coup :

“ – Son regard [...] se concentre sur un morceau de fil de fer qui était là depuis toujours mais qui était invisible et maintenant, au contraire, se voit.

Fil de fer pâtiné, metallic, tortu, enredressé, piccola bestia argentat qui monte qui monte, qui monte, fil qui t’enfil, te squatt, t’adapti te dementi, fil du filio, du pater, du saint esprit, phildefér, du padre stigmaté, pôvrelet, frère encapuché, of fil meus, fil de c’té putain de paillason, de zirbî écorché qui me dis welcome, que moi j’té dis et ta sœur, porte maledicte, porte qui ne s’ouvre mais même si qu’t’es pompier de Rousseau-Château-d’eau, d’armure et de casque de Scipion avé la lance, avé le p’tit miroir qui se brise et dit donnez-moi le marteau pour dégazer le tout, porte qui défends ta propre race e tiens dehors le froid, la race des autres dégénérés, la Ritalienne qui se lave pas, qu’elle se bagarre e kiffe les meufs d’autrui, les choses d’autrui, qui trucidé, qui déshonore, une race empoisonneuse e humiliée, fil, fais-le ce miracle que je vais crever de froid, de neige, de caleçon e pieds nus, violets, zébrés bleu, remembrés, glisse dedans les viscères d’la serrure, débloque, contourne, dégonde e entube c’té foutue porte.”

(éd. cit. p. 14, trad. J.-Ch. Vegliante) *

* Texte d’origine : “Filo de ferro abbrunate, métallique, stuorte, raddressat, petite bête argentée qui monte qui monte, qui monte, fil que t’enfili, te squatti, t’adapti te dementi, filo do filio, do padre, di spiritu santu,

L'ensemble est assez clair, je crois, sur les déconvenues et les espoirs de cette nouvelle immigration intra-européenne, branchée et enfin capable d'ironie ; mais je voudrais souligner la pertinence, historiquement maintes fois vérifiée, des stéréotypes attachés à la « race empoisonneuse » [*italianisme pour "le genre, l'espèce"*] des Italiens immigrés, au moins depuis les premières années du XX^{ème} siècle. Visions de l'autre dues le plus souvent à une ignorance crasse : de sédentaires ayant peu voyagé autrement qu'en touristes blasés (et, naguère, en colonisateurs d'autres immigrations récentes). Car les "ritals", en l'occurrence, ne sont pas les plus à plaindre ; oui... on a vu pire. Inapparents en période ordinaire, ces clichés n'en restent pas moins agissants, et ils ont la peau dure. L'humour, comme ici, est bien sûr encore la meilleure arme ; et je pense à Coluche, une fois de plus, s'adressant à ses amis d'origine arabe, beurs et beurettes pas encore tentés (alors) par le djihâd : « Vous êtes beurre, moi plutôt fromage, mais quand même tendance parmesan » (cf.

<http://autresvoix.blogspot.fr/2010/10/recueil-enfants-ditaliens.html>) ; on peut voir, entre autres références, des exemples de ces lieux communs xénophobes dans notre *Gli italiani all'estero – Dati introduttivi 1861-1981* (Paris, PSN, 1986, 1993²). Pardon pour l'autocitation, mais trente ans ça compte... surtout au moment où l'on commence enfin à s'intéresser sérieusement, depuis l'autre rive, aux italophones désormais installés en Italie, et produisant eux aussi des œuvres littéraires. Poétiques en particulier. Il y a fort à parier que – toutes choses ayant beaucoup évolué par ailleurs – ces dernières se heurteront aux mêmes incompréhensions que les quêtes de « pays innocents » du passé avaient rencontrées, que ce soit pour Ungaretti : celui de *La guerre* en français (début 1919), ou pour Silone, dont *Fontamara* tardivement (ré)importé en Italie n'a jamais trouvé là son public.

JcV

Photo : Les trois poètes invités à la Journée du 1^{er} Juillet 2016 : Marco Giovenale, Antonella Anedda, Eva Taylor (Tour de Babel, Paris – photo G. Solinas, l'un des organisateurs de la rencontre avec Mia Lecomte et S. Ventimiglia, groupe CIRCE - Paris 3).

fileferru, du padre stigmato, poerello, frato 'ncappuciate, oh filo meo, filo de sto putain de paillason, de zerbino scurtecate que me dici bienvenu, que io te dico a ssorete, porta maledicta, porta que nun se apre mai manco si l'est pompiere de Stura, de corazza d'elmo de Scipio, cola lanza, collo specchietto che se rompe e dice datemi il martello per sfrunnà ogne cosa, porta que defende la raza propria, et tena fora o fridde, à raza altrui degenerata, Ritaliane, ca nun se lave, qui se bagarre et disidera le fimini d'artri, la robba d'artri, qui accira, qui dishonora, na raza 'ntussecosa et humiliata, filo fa stu miraculo que me sto accerenno do gelo, da neve, de mutanda et piede scavze, viola, inzegriate, accuor pate, scivola in de viscere da serratura, sbloca, scuntorna, divelta et inganna sta futtuta porta.



(Eva Taylor, Antonella Anedda – debout –, Marco Giovanale)

Quelques textes :

- Antonella Anedda

*Nelle sue orecchie il mondo arriva a ondate.
In una il dolore è più ottuso. Nell'altra c'è più aria.
Anche nel sonno sente l'ovatta e le fiamme.*

Dans ses oreilles le monde arrive par vagues.
La douleur est plus sourde dans l'une. Dans l'autre il y a plus
d'air.

<p><i>La fronte tocca le ginocchia piegate. Torna a essere un feto che ignora l'infinito.</i></p>	<p>Même dans son sommeil elle sent le coton et les flammes. Son front touche ses genoux repliés. Elle redevient un fœtus qui ignore l'infini.</p> <p style="text-align: right;"><i>Salva con nome, Mondadori 2012</i></p>
---	---

- Marco Giovenale

<p><i>è sbagliata l'origine ma non così è tutto che consegue</i></p> <p><i>il consenso del vetro al suono il passo che deve frusciare essere limite a suo dire</i></p>	<p>l'origine est fausse mais non pas tout ce qui s'ensuit</p> <p>l'assentiment du verre au son le pas qui doit glisser être limite à son dire</p> <p style="text-align: right;"><i>Shelter, Donzelli 2010</i></p>
--	---

- Eva Taylor

<p><i>Sono arrivata per caso quasi per sbaglio un attimo di pausa a prendere fiato uscire dallo stormo dalle ali che spingono nella stessa direzione</i></p>	<p>Je suis arrivée par hasard presque par erreur un instant de pause reprendre mon souffle sortir de la troupe des ailes qui poussent dans la même direction</p> <p style="text-align: right;"><i>Nei boschi [coll.], SUI 2014</i></p>
--	--

tr. J.-Ch. Vegliante

(d'autres textes de ces auteur(e)s dans le [blog de CIRCE](#))